

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 41

Artikel: L'Anglais et lè montagnès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans, car je ne veux pas avoir l'air d'un croquemort. Monsieur comprend bien ça, j'espère. Monsieur admet-il que je voie mademoiselle Françoise, ma prétendue ?

— Tant qu'il vous plaira, Joseph ; mais pas à l'hôtel, pas chez moi.

— En ce cas, je le vois bien, la maison de monsieur est une baraque. La maison de monsieur ne saurait faire mon affaire.

Joseph salue de la main, en grand seigneur, et se retire.

Cette scène se reproduit tous les jours, vingt fois, dans Paris.

L'Anglais et le montagnès.

Tsaquî pàysournè son mondo, et quand no vint dâi z'étrandzi dâo défrou pè châttrè, on lè recognâi tot lo drâi, sâi pè l'âo frimousse, sâi pè l'âo dévezâ. Mâ tot parâi dè ti clliâo que vignont pèce, n'y ein a min d'asse risiblio què lè z'Anglais. D'aboq, rein qu'à l'âo z'haillons, on lè recognâi du tot liein : dâi canons dè tsaussès que ne vont què tant qu'à la copetta, po laissi vairè dâi mollets qu'on dâi iadzo dâi gros mougnon pè lo mâitein dè la tsamba, quand n'ont pas soin dè bin einvouâ lè z'étopès que mettont per dedein po lè fère goncilliâ ; dâi bounets que resseimbliont prâo âi bérèttès dè la rièrè mère-grand dâo père Grise, et dâi tsapés iò mettont ein guise dè crêpe âo dè riban coumeint no z'autro, dâi panamans einvortolhi déveron, avoué dâi frindzès âo bet, que l'âo dècheindont pè derrâi tant qu'è su lè botons qu'on met âo coutset dâi pantets dè veste.

Tot parâi on a bio derè ; c'est dâi rudo gaillâ, dégourdis, solido coumeint dâi tsâno et qu'ont ma fâi quasû l'air asse crâno què per tsi no. Mâ y'ein a on eimpartiâ que sont tant drôlo qu'on lè porrâi crairè timbrâ à tsavon. Dein ti lè cas, l'ont on coup. Vo vo rassoveni bin dè cé certain Anglais qu'étâi venu dè per tsi leu po vairè noutron lé : que pre on tsai dè coté pè Dzenéva po bailli lo tor pè la Savoie, pè Velanâova et pè lo canton dè Vaud, et que n'avâi pas vu 'na gotta d'édhie, po cein que son tsai dè coté verivè lo dou âo lé, et lo niâhou voiadzâ dinsè trâi dzo, que n'est què quand rarevâ à Dzenéva que coumeingâ à lo vairè.

Ora, po ein veni à cein que volliâvo contâ, on Anglais est venu pèce y'a on part dè teimps tot espret po vairè là deint dâo Midzo (la montagne dâi 7 deints). L'étâi z'u dein lo Valâi on pou pe levé què Saint-Maurice, et l'étâi branquâ âo mâitein dâo tsemin à lorgni clliâ balla montagne avoué sa lunette d'approche à dou tuyaux, sein jamé sè reveri.

— Aoh ! c'était biautifoul le dent diou Midi ! se desâi à sa fenna que sè tegnâi decoutè li.

— Regardez-voi de ce côté, Mossieu, la dent de Morcles, su le canton de Vaud ! lài fe on brâvo Vaudois qu'étâi quie et qu'étâi dzalâo dè cein que lo Godem vouâtivè adé dâo coté dâo Valâi et na pas dâo noutro.

— Aoh ! no, no, lài repond l'Anglais, je étâi véniou cette année présentement po voar le dent diou Midi, et je volais voar le dent diou Midi, et no pas le dent de Mocles. Aoh !

UN HÉRITIER.

V

— Je serais lâche et méprisable si j'agissais autrement.

— Vous m'apparaissez comme une honorable exception au milieu des hommes de notre époque, si accessibles à toutes les lâches convoitises.

— Je vous remercie de votre opinion si favorable ; mais dites-moi, pourriez-vous m'aider à retrouver Agnès Mérian ?

— Oui, monsieur, je me suis intéressé à son sort, je me charge de la prévenir de la bonne fortune qui lui est échue. Revenez ici dans quelques heures, vous aurez une entrevue avec elle.

Raymond remercia M. David, puis s'éloigna après avoir échangé avec lui un amical serrement de mains.

Le jeune officier fut exact au rendez-vous, et son étonnement fut extrême en apercevant Agnès Mérian. Il s'attendait à voir une femme accablée par le malheur, plongée dans un douloureux abattement ; or son esprit était loin de répondre à l'idée qu'il s'en était formée. Assurément elle était simplement vêtue et une certaine émotion se lisait sur son visage ; mais les années avaient à peine imprimé leur trace sur ses traits charmants, et l'expression de sa physionomie semblait révéler en elle une femme heureuse et satisfaite de sa destinée.

Raymond se sentait embarrassé, car il savait qu'il allait lui rappeler un passé plein d'amertume.

— Madame, dit-il en s'inclinant, M. David vous aura appris sans doute le motif de ma visite.

— Oui, monsieur, répondit-elle, et j'ai partagé sa surprise et son admiration, car ce n'est pas chose ordinaire que de traverser la mer pour se dépouiller d'un héritage dont on pourrait jouir avec une parfaite tranquillité d'esprit.

— Je serais un infâme si je n'accomplissais pas le vœu suprême de mon oncle.

— Songez-y, c'est là une décision bien grave ; il est temps de revenir sur votre résolution.

— J'en suis plus éloigné que jamais. Une grande partie de l'héritage en question se compose d'un château avec ses dépendances : s'il vous répugne de rentrer en France, je me chargerai d'en faire la vente à votre profit, et je vous en remettrai le montant intégral. Par respect pour la mémoire de mon oncle, je désire que tous ces arrangements restent secrets, et je vous prie d'agréer en son nom la seule réparation que je puisse vous offrir.

Des larmes mouillèrent les yeux d'Agnès Mérian.

— Vous êtes un noble cœur, lui dit-elle en lui tendant la main ; je suis plus touchée que je ne pourrais vous le dire de vos procédés si délicats et si généreux. Veuillez, je vous prie, attendre ici quelques instants. M. David désire avoir encore un entretien avec vous.

Raymond, demeuré seul, jeta les yeux sur un joli parterre qui s'étendait devant les fenêtres de la salle où il se trouvait.

Une jeune fille agenouillée y cueillait un bouquet de violettes. Ses mouvements étaient pleins de charme, ses traits purs, gracieux et le bonheur rayonnait sur son frais visage.

— Qu'elle est jolie et attrayante ! se dit M. Marullis en la contemplant, c'est sans doute la fille ou plutôt la petite-fille de M. David.

Il quitta bientôt son poste d'observation, car il avait entendu un bruit de pas dans le corridor, et presque aussitôt il vit paraître le maître du logis.

— Monsieur, dit celui-ci, je viens d'échanger quelques mots avec Agnès ; elle est profondément surprise et reconnaissante de l'offre que vous lui faites.

— Et moi je suis plus affermi que jamais dans ma ré-